

D'une hétérotopie à l'autre où le vagabondage au féminin (Jean Echenoz, *Un an*)

Le récit échenozien *Un an* présente l'histoire de Victoire qui fuit Paris se croyant l'assassine de son compagnon. Son errance dure un an et se construit géographiquement sur une descente (plus ou moins symbolique) dans le Sud de la France, pour revenir à Paris et refermer la boucle spatiale et textuelle. Sa fuite procède par bonds, combinant mobilité (le déplacement) et immobilité (des résidences temporaires). Le type de « vagabondage » qui peut lui être associé unit un mouvement de type centrifuge (une fuite), à un autre de type centripète, car la marche est interrompue par des séjours, plus ou moins brefs, dans divers endroits, périodes qui montrent le besoin de repos, de re-constitution de l'être en train de se disperser.

Un an présente une réflexion intéressante sur la géographie et sur le rapport de l'homme à l'espace. De toutes les taxonomies et les grilles rendant compte du topos, nous nous arrêterons sur quelques concepts liés aux noms de Michel Foucault, Marc Augé, Gilles Deleuze et Félix Guattari, qui nous paraissent utiles dans notre démarche analytique.

La notion d'« hétérotopie » appartient à Michel Foucault, qui la définit de la manière suivante :

des lieux réels, des lieux effectifs, [...] des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles [...] tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables (Foucault, 1984 : 47).

L'ambiguïté de l'espace où se meut le personnage principal, Victoire, est visible dès l'incipit du récit où on mentionne déjà trois espaces hétérotopiques : « Victoire, s'éveillant un matin de février sans rien se rappeler de la soirée puis découvrant Félix

Dr Simona Jişa – chargée de cours à la Faculté des Lettres de l'Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie. Adresse pour correspondance : Facultatea de Litere, str. Horea, nr. 31, 400202, Cluj-Napoca, România ; e-mail : simonajisa@yahoo.fr

mort près d'elle dans leur lit, fit sa valise avant de passer à la *banque* et de prendre un *taxi* vers la *gare* Montparnasse »¹ [n. s.] (UA : 7). Nous remarquons que l'espace intérieur s'ouvre rapidement : il n'est mentionné que de « lit », une métonymie de la « chambre », pour passer à des « haltes provisoires » (Foucault, 1984 : 47) telle la « banque », puis le « taxi », tous les deux étant de faux espaces clos, car la présence de l'individu y est temporaire, et l'ouverture vers l'extérieur s'agrandit de la banque au taxi et, ensuite, à la gare. L'espace privé devient de plus en plus public, des-individualisant la personne qui les habite provisoirement et fugitivement. Il est à remarquer aussi le fait que la fuite de Victoire se convertit, petit à petit, dans un vagabondage, car elle n'a pas de plan général, elle est capable de décider seulement dans l'immédiat. Ce sont des « tropismes », des gestes réflexes, quasi inconscients qu'elle fait, en vertu de la loi de conservation humaine, et qui la recommandent pour le statut de vagabond : « Quiconque, à la palace de Victoire, eût en pareil cas pris conseil de ses proches mais pas elle, sans famille et tout pont coupé » (UA : 10). La réflexion calme, l'intention de s'adresser à la police, de faire appel à la légalité pour élucider le mystère de la mort de son copain, ne la caractérisent pas. Cette crise extérieure a déclenché en elle une crise qu'elle n'est pas capable de contrôler : sa fuite en avant ressemble à une fuite de soi, et elle ne s'arrêtera qu'au moment où le facteur déclencheur est annulé (elle n'est pas inculpée). C'est à peine à partir de ce moment-là que ses mécanismes vitaux se remettent en marche normalement.

La *gare* est perçue par le personnage principal comme l'espace de la mort, tel un cimetière (Foucault le donne comme exemple d'hétérotopie), espace amorphe pour suggérer davantage l'obsession de la mort que développe la protagoniste, espace invivable, qui exclut l'humanité, la vie, et qui invite à le quitter le plus vite possible. Au-delà de la réalité reconnaissable de l'espace de la gare, nous pouvons remarquer l'inférence des fantasmes de la mort qui modifient la perception visuelle :

Gare Montparnasse, où trois notes grises composent un thermostat, il gèle encore plus fort qu'ailleurs : l'antracite vernissé des quais, le béton fer brut des hauteurs et le métal perle des rapides pétrifient l'usager dans une ambiance de morgue. Comme surgis de tiroirs réfrigérés, une étiquette à l'orteil, ces convois glissent vers des tunnels qui vous tueront bientôt le tympan (UA : 7-8).

Le *train* incarne toujours une hétérotopie, espace de tout le monde et de personne, un mobile qui tient l'homme immobile. La place qu'occupe Victoire est une modalité antiphrastique de la ridiculiser : « Sens de la marche et zone fumeurs côté fenêtre » (UA : 9) pour une femme qui fuit, qui ne sait quoi faire exactement, qui n'a pas le sens de la réalité (de la « marche »), dont l'avenir est dans le brouillard (des « fumeurs »), tandis que la fenêtre suggère son désir d'évasion. Concernant sa capacité de réflexion,

1. Les références à l'ouvrage analysé de Jean Echenoz (*Un an*) seront désignées par la mention UA, suivie du numéro de la page.

la fenêtre est, dans ce cas, une transparence opacifiée, car la protagoniste ne voit pas clairement sa situation et ne prend pas les meilleures décisions. D'ailleurs, tout ce qu'elle voit par la fenêtre reste dans l'ambigu, dépersonnalisé et dégradé : « une zone rurale vaguement industrielle et peu différenciée, sans le moindre hameçon pour accrocher le regard quand elle n'était pas masquée par le remblai » (UA : 10), « quelques locaux techniques dépendant dont ne sait quoi, quelques usines d'on se demande quoi » (UA : 11). Ce « panorama *sans domicile fixe* » [n. s.] (UA : 12) s'inscrit fort bien dans la ligne de fuite qu'elle vient de commencer et se constitue dans une prolepse de la deuxième partie de l'année pour Victoire lorsqu'elle deviendra pour de bon une SDF. La fenêtre a un double symbolisme, renforcé par la présence du *miroir* dans lequel Victoire se regarde aux toilettes où elle se cache pour compter son argent. Foucault lui-même analyse la fonction du miroir en retenant le mélange d'utopique et d'hétérotopique, de réel (en tant qu'image d'un corps réel) et d'irréel (ma présence physique n'est pas dans le miroir, il n'y a qu'une réflexion immatérielle)². Le miroir est l'essence même du personnage littéraire, qui existe seulement sur papier ou dans l'imagination de l'écrivain et, ensuite, du lecteur, et non dans la réalité. Le personnage littéraire serait donc « condamné » à vagabonder entre son utopie (il n'existe pas en réalité) et son hétérotopie (il donne une impression de réalité).

Les banques, les taxis, les gares, les trains représentent, dans une vision moins philosophique qu'anthropologique, des « non-lieux » dans le sens imaginé par Marc Augé³, un espace interchangeable où l'être humain reste anonyme ; l'homme ne vit pas et ne s'approprie pas ces espaces, avec lesquels il a plutôt une relation de consommation. Par la suite, Victoire cherchera des lieux où se cacher, contaminant l'espace qu'elle habite de ses doutes, le menant à la défection. Selon les mêmes théories foucaaldiennes, elle génère des « hétérotopies de crise »⁴. C'est pourquoi elle ne reste pas à Bordeaux, mais prend un autre train pour une localité presque inconnue, Saint-Jean-de-Luz où elle cherche une location, à l'attente (inutile) de la lumière (Luz) qui éclaire sa situation. Dans cette première phase, son vagabondage s'explique par la nécessité de se cacher. Un reflet indirect est le pavillon qu'elle loue pour trois mois, qui est,

2. « Le miroir, après tout, c'est une utopie, puisque c'est un lieu sans lieu. [...] Mais c'est également une hétérotopie, dans la mesure où le miroir existe réellement, et où il a, sur la place que j'occupe, une sorte d'effet en retour ; c'est à partir du miroir que je me découvre absent à la place où je suis puisque je me vois là-bas. À partir de ce regard qui en quelque sorte se porte sur moi, du fond de cet espace virtuel qui est de l'autre côté de la glace, je reviens vers moi et je recommence à porter mes yeux vers moi-même et à me reconstituer là où je suis ; le miroir fonctionne comme une hétérotopie en ce sens qu'il rend cette place que j'occupe au moment où je me regarde dans la glace, à la fois absolument réelle, en liaison avec tout l'espace qui l'entoure, et absolument irréelle, puisqu'elle est obligée, pour être perçue, de passer par ce point virtuel qui est là-bas » (Foucault, 1984 : 48).

3. « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu » (Augé, 1992 : 100).

4. « des lieux privilégiés, ou sacrés, ou interdits, réservés aux individus qui se trouvent, par rapport à la société, et au milieu humain à l'intérieur duquel ils vivent, en état de crise » (Foucault, 1984 : 47).

tout comme la personnalité de sa locataire, en pleine dégradation : il est « étrié, rebutant, légèrement en marge de la ville », possédant un jardin « négligé » (UA : 14) où la serrure « grippait », le pavillon « paraissait à l'abandon : encombré, moite, obscur et dégageant une odeur de moisi pas si désagréable » (UA : 16). C'était un « lieu anthropologique »⁵ pour l'ancienne propriétaire, décédée, mais pour Victoire c'est un non-lieu, car elle ne réussit pas à se l'approprier. Son statut en marge de la légalité se raffermi, car aucun papier n'est signé avec la nouvelle propriétaire, l'argent liquide suffit.

Cette maison est pleine d'objets qui ont fait partie de la vie de quelqu'un d'autre et qui, maintenant sont complètement inutiles, dépareillés, détraqués, vieux, laids, dégradés, anticipant la « dot » d'un vagabond qui s'entoure parfois d'objets de seconde main, que d'autres jettent à la poubelle. Victoire n'« habitera » pas effectivement cette maison, car à l'exception d'une chambre à l'étage d'où elle sort les meubles et les accessoires, se contentant seulement d'une commode et d'un lit, elle ne touche à rien, comme si elle squattait cette maison-là. Elle n'a pas la force de faire le ménage ou de s'occuper du jardin, car elle n'y était que de passage.

Ce premier arrêt ressemble plutôt à un séjour touristique : elle se promène, fréquente les bars et les restaurants, trouve un petit copain. Ce Gérard, play-boy de la région, qui peuple ses nuits, a un rôle important dans son appauvrissement (ce qui caractérise tout vagabond est le peu d'argent dont il dispose), car il vole les économies mal cachées de Victoire ayant l'intuition qu'elle ne fera pas appel à la police. Victoire semble vouloir dépenser le plus vite possible l'argent qui lui reste dans une course effrénée vers la ruine. Elle fait des projets plus ou moins viables : « Au pire elle finirait toujours par décrocher quelque emploi de vendeuse ou de caissière, trouver quelque amant moins indélicat que Gérard » (UA : 46), mais qui ne seront jamais mis en pratique. Elle envisage même la prostitution : « faire même en dernière extrémité la pute à l'occasion » (UA : 46), ce qui la rapproche davantage du statut du vagabond, prêt à tirer un minimum de profit des occasions qui se présentent devant lui.

L'étape suivante de sa vie erratique la fera loger dans des *hôtels*, hétérotopies qui renforcent le sentiment de solitude, images impersonnelles et déshumanisantes. Les belles chambres lui sont refusées, faute d'argent ou parce qu'elle a peur de ne rencontrer quelqu'un de connu, et elle doit se contenter de ce qui est misérable, tel l'hôtel de Mimizan-Plage :

Chambre à peine moins coûteuse et vue sur le parking, réceptionniste eczémateux, personnel distrait, tuyauterie sonore [...]. Comme on repeignait le dos du bâtiment, les échafaudages bouchaient le jour, deux tronçons de passerelle obliquement reliés par une échelle barraient la fenêtre en z (UA : 49).

5. Le terme appartient toujours à Marc Augé (1992 : 68), qui le conçoit comme antithétique par rapport au « non-lieu », où on peut percevoir la marque personnelle apposée sur l'espace habité, incorporé à son identité.

Une baisse du confort existe aussi au niveau des moyens de locomotion : elle renonce au train et s'achète une bicyclette, pratique d'ailleurs dans ce pays plat des landes. Au début, ce vélo lui sert pour faire du « cyclotourisme » (UA : 51). Elle achète également un sac de voyage, renonce à tout vêtement élégant, ne gardant que « l'indispensable, le solide, le pratique et l'imperméable » (UA : 52). Sa vie semble maintenant plus organisée, mais par nécessité, et parce que ses économies s'épuisent à vue d'œil. Elle doit quitter en cachette l'hôtel de Mimizan et chercher un autre moins cher de type Formule 1 (ou le « 1 » ne suggère pas le top, mais le minimum), qui est, tout comme elle, anonyme, silencieux, impersonnel. Elle y est consignée par la pluie, mais une semaine plus tard, elle est obligée d'abandonner aussi ce recoin. Elle vivra ensuite dans des endroits en ruine, non habités, d'autres non-lieu : « Au revers d'un vieil hôtel à vendre, une porte mal cadénassée donnait sur une remise au plancher défoncé, parsemé de matelas corrompus : des montants de hauts lits métalliques dessinaient des grilles sur les murs » (UA : 57). On dirait qu'elle se trouve en prison, une autre hétérotopie foucauldienne. Mais elle craint d'être repérée facilement à la campagne et doit renoncer à ces lieux de fortune. Elle dort souvent à la belle étoile, et, à partir de ce moment, elle devient une vagabonde complète, l'auteur utilisant le mot « errer » pour caractériser son activité principale. À aucun moment ne se pose la question de chercher du travail quelque part, sa tenue négligée (elle ne se lave plus et n'a plus de vêtements de rechange) n'aurait pas fait confiance aux possibles employeurs, mais elle se permet le luxe de refuser de faire le ménage et le baby-sitting. De plus, on vole son vélo, et elle est astreinte à porter toute seule son bagage, allégé une fois de plus de tout ce qui n'est pas d'une utilité immédiate.

Le niveau de transport baisse encore : elle doit faire de l'auto-stop, c'est-à-dire se trouver à l'intérieur des voitures qui ne sont pas sa propriété. La voiture personnelle représente un espace privé, mais pour Victoire, ce sont d'autres hétérotopies (une grosse Renault, un fourgon noir de funérailles, une R5, une Seat, un vieux modèle de Ford Escort, une vieille 605, une Saab, une Fiat) où elle ne trouve sa place que temporairement, et où elle ne se reconnaît pas, se sentant étrangère, invitée et tolérée. Plus loin, vu son état misérable, elle n'est plus prise en auto-stop, et doit mendier, sans trop de succès. Elle envisage la prostitution, mais à présent elle est trop mal vêtue et trop malpropre pour éveiller l'intérêt. Ainsi, à quelques mois de distance de sa fuite de Paris, son train de vie est décrit de la sorte :

Avec la petite monnaie récoltée, Victoire se nourrissait de jambon démarqué, de crème de gruyère, des fruits talés qui restent après midi sur les marchés quand les itinérants ont remballé. Toutes choses qu'elle mangeait crues, froides et accompagnées de l'eau des bornes-fontaines. Et les nuits de plus en plus douces, elle les passait maintenant toujours dehors. Trouvant abri dans des lieux isolés, désaffectés, parfois en ruines, avant de s'endormir elle reliait avec une ficelle l'anse de son sac à son poignet (UA : 67) .

Elle analyse la situation comme un vagabond, se voyant obligée de renoncer à la campagne et de trouver refuge dans les petites et ensuite dans les grandes villes :

« Elle allait se voir contrainte de s'approcher des villes, plus vastes et peuplées, où se retrouvent les personnes sans domicile fixe qui peuvent y parvenir à survivre moins difficilement » (UA : 59). Paradoxalement, la vie à la campagne n'assure pas l'anonymat, car on se perd plus facilement dans la foule. Son déplacement reste toujours soumis aux lois du hasard, étant « une errance en dents de scie, pas très contrôlée [...] ». Son itinéraire ne présenterait ainsi guère de cohérence, s'apparentant plutôt au trajet brisé d'une mouche enclose dans une chambre » (UA : 63). Elle fuit la pesanteur d'un lieu, car une territorialisation ou une reterritorialisation (au sens deleuzien⁶) n'étaient pas (encore) possibles pour elle.

La protagoniste passe un certain temps à Toulouse, mais ne s'approche pas des autres vagabonds. Elle touche donc le niveau minimal de survie. Elle vit exclue parmi les exclus, jusqu'au moment où elle décide de faire partie du groupe que forme Gore-Tex (vu sa parka), sa compagne Lampoule (vu sa maigreur) et leur chien. Mais les mairies veulent exclure des belles villes ce monde misérable à voir⁷, et ils se réfugient à la campagne. Sans argent, ils commencent à voler ; ils ne prennent que le strictement nécessaire, car ils ne volent que par nécessité et non pas par « métier », mais sont sur le point d'être arrêtés. Victoire s'échappe en volant un vélo, dérape à cause de la pluie et se fait mal à la tête, et est soignée par Castel et Poussin, deux vagabonds à grand cœur, au chômage depuis trois ans. Elle passe un certain temps dans leur compagnie et dans leur *cabane*, un autre exemple d'hétérotopie :

une petite pièce à plafond bas [couverte d'] images pieuses et des photos profanes extraites de magazines géographiques, pornographiques et sportifs [...]. Le mobilier consistait en caisses de formats divers, avec un autre matelas plus grand poussé contre le mur d'en face, mais aussi quelques fauteuils et tablettes endommagés et raccommodés. Par terre traînaient autant d'ustensiles de cuisine que d'outils, des étoffes hésitant entre habit et chiffon, des sacs publicitaires sur des souliers, un réveil mécanique arrêté à onze heures, une radio surmontée d'une fourchette fixée dans le tronçon d'antenne par une de ses dents (UA : 85-86).

Ils se nourrissent des restes trouvés dans les poubelles, d'animaux capturés ou de poissons, et apprennent à Victoire comment survivre. La police est avertie sur la présence de ces clochards, et la fin de l'été apporte, pour Victoire, la fin de ce temps de paix, de vacances ; elle échappe à la rafle et recommence sa vie errante : « Elle marcha quelquefois pendant la nuit, dormait les après-midi, ramassa du pain jeté, des légumes dédaignés [...]. Victoire devint sale et bientôt débraillée » (UA : 96).

6. La déterritorialisation est un concept créé par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *L'Anti-Œdipe* en 1972 qui décrit tout processus de décontextualisation d'un ensemble de relations qui permet leur actualisation dans d'autres contextes. Dans *Mille Plateaux* (1980), les auteurs introduiront alors une distinction entre « déterritorialisation relative » et « déterritorialisation absolue », la première laissant la place à une « reterritorialisation ». Il est clair que, dans le cas d'Echenoz, la déterritorialisation est relative, car, partie de Paris, Victoire revient à Paris.

7. C'est une référence réelle aux arrêtés municipaux de 1997 qui interdisent le centre-ville aux SDF.

La rencontre avec ces couples (Gore-Tex et Lampoule, Castel et Poussin) qui rappellent les vagabonds d'un Samuel Beckett, par exemple, tellement soudées dans leur relation, ayant un statut vital l'un pour l'autre, pourrait constituer pour elle une solution possible de survie et de bonheur. Ce sont des images de la famille, une modalité de s'entraider et de s'aimer de façon désintéressée, de dépasser la solitude, l'ennui et la peur. Mais Victoire, bien qu'acceptée dans le couple dans chaque cas, est un troisième facteur qui ne peut pas s'y intégrer complètement, et qui se sauve chaque fois toute seule, ne pensant jamais à aider ses amis.

Le bas fond de sa catabase est touché lorsqu'elle commence à se comporter comme une personne retardée (elle parle seule). Son salut vient lors d'une dernière rencontre avec son ami Louis-Philippe qui la tenait au courant de l'affaire Félix, et qui lui annonce que le dossier est clos, qu'elle n'est accusée de rien, qu'elle peut rentrer à Paris. Son errance prend fin avec la découverte de la réalité des faits : ce n'était pas Félix qui est mort, mais justement Louis-Philippe, qu'elle a plusieurs fois « rencontré » les derniers mois. Sa déterritorialisation a été relative (causée par un faux mort), donc temporaire, et sa reterritorialisation met le point final au texte, elle « boucle » son histoire avec le vrai mort.

Dans son cas, il nous semble que les mobiles profonds du vagabondage ont un double vecteur : le vagabondage lui est imposé et de l'extérieur (par des événements qui opèrent sur elle comme une sorte de fatalité) et de l'intérieur (selon sa manière intime de réagir face aux conflits et aux gens).

Conclusions

La typologie du vagabond qu'incarne Victoire est celui d'une personne condamnée au vagabondage, car elle se croit coupable d'un crime. Elle préfère vivre en illégalité, subissant une peur continue. Son standard de vie se dégrade en permanence, par sa faute, car elle ne sait pas lire le caractère des gens qui l'entourent, leur faisant trop confiance, et qui profitent parfois d'elle et de sa vie en illégalité. Elle ne sait pas gérer ses biens, gaspille son argent, son inadaptation sociale ne lui permettant pas de trouver un boulot, ce qui la fait devenir complètement a-sociale. Elle vivra donc en marge de la société, parmi d'autres vagabonds.

Une autre particularité de son vagabondage réside dans son effort d'éviter les « hétérotopies de déviation »⁸, telle la prison où elle imagine être condamnée pour le meurtre de Félix. Malgré elle, sa culpabilité réalise une mutation, car tous les espaces où elle vit au long de cette année d'errance ressemblent à des prisons où elle se sent toujours enfermée. Ce qui est à conclure, est que toutes les hétérotopies que la protagoniste expérimente la plongent aussi dans une temporalité spéciale, que nous allons

8. Selon Foucault (1984 : 47) celle dans laquelle on place les individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée.

nommer, à l'exemple de Foucault, « hétérochronie » ; elle renvoie au titre du récit (*Un an*), et suggère cette perception particulière du temps du vagabondage. Pour Victoire, il s'agit d'une sortie du temps, un hors-temps qui, ajouté aux non-lieux qu'elle a habités, risque de l'annihiler en tant qu'être humain.

À travers ce personnage, le lecteur est amené discrètement par l'auteur à expérimenter de façon interposée un destin de femme vagabonde. C'est une modalité de la part d'Echenoz d'accuser les mœurs et les politiques actuelles, notre société d'hyperconsommateurs (dans le sens de Lipovetsky). Ainsi le voyage, grand mythe de la littérature, et son mytheme l'errance, n'ont plus le même sens d'initiation, de progrès, de renaissance, de connaissance de soi et du monde, et il devient pur vagabondage. L'être isolé, inadapté, marginalisé, pauvre, suspect, est un véritable paria de la société actuelle hypermoderne.

BIBLIOGRAPHIE

- Augé M. 1992. *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris. Seuil.
Echenoz J. 1997. *Un an*. Paris. Minuit.
Foucault M. 1984. Des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967). *Architecture, Mouvement, Continuité*. 5. 46-49.

From one Heterotopia to another or the Vagrancy at the Feminine Gender (Jean Echenoz, *One Year*)

ABSTRACT: Jean Echenoz's text presents Victoria's story who runs away from Paris, believing that she has killed her lover. Her straying (that embraces the form of a relative deterritorialization in a Deleuzian sense) lasts one year and it is built up geographically upon a descent (more or less symbolical) to the South of France and, after that, she comes back to Paris and encloses the spatial and textual curl. From a spatial point of view, she turns into a heterotopia (Foucault) every place where she is located, fact that reflects her incapability of constituting a personal, intimate space. The railway stations, the trains, the hotels, the improvised houses of those with no fixed abode are turning, according to Marc Augé's terminology, into a « non-lieux » that excludes human being. Her vagrancy is characterized through a continuous flight from police and people and through a continuous decrease of her standard of living and dignity. It's not about a quest of oneself, but about a loss of oneself. Urged by a strong feeling of culpability, her vagrancy is a self-punishment that comes to an end when the concerns of her problems disappear and she finds out that her lover is alive.

Keywords: vagrancy, heterotopias, non-places, culpability, novel